

Le destin dans la condition humaine d'André MALRAUX: entre choix et fatalité Destiny in the human condition of André MALRAUX: Between Choice and Fatality

Abdelli KANDSI¹

Université Ahmed Draia, Adrar- Algérie
Laboratoire LDP (Langue, discours et plurilinguisme
abd.kandsi@univ-adrar.edu.dz
 <https://orcid.org/0009-0003-1415-3841>

Sid Ahmed KHELLADI²

Université Ahmed Draia, Adrar- Algérie
Laboratoire LDP (Langue, discours et plurilinguisme
khelladi@univ-adrar.edu.dz
 <https://orcid.org/0009-0001-6811-6916>

Mohammed HATTAB³

Université Ahmed Draia, Adrar -Algérie
Laboratoire LDP (Langue, discours et plurilinguisme
hattabmohammed@univ-adrar.edu.dz
 <https://orcid.org/0000-0003-1941-1914>

Received 20/09/2024

Accepted 12/12/2024

Published 01/01/2025

Résumé

Le présent article s'inscrit dans une perspective littéraire, il se propose d'analyser la notion du destin dans « La condition humaine » d'André MALRAUX. Cette notion métaphysique qui a fait couler beaucoup d'encre, a suscité l'intérêt de beaucoup de chercheurs, critiques et spécialistes en la matière. Notre objectif à travers cette contribution est de voir de plus près, comment André MALRAUX, avec une imagination sublime, a dépeint le destin des différents personnages de l'œuvre à travers leurs actes et leur résignation, autrement dit, nous tentons de savoir si le destin des personnages est un choix délibéré ou une fatalité à laquelle nul ne peut échapper. Pour ce faire, nous allons nous focaliser sur les principaux personnages de l'œuvre en donnant quelques extraits du roman en question pour voir comment chacun finit sa vie.

Mots-clés: destin, fatalité, mort, choix, condition humaine

Abstract

This article is part of a literary perspective, it proposes to analyze the notion of destiny in “La condition humaine”, a notion that has caused much ink to flow and has preoccupied many critics and specialists in the field. Our purpose is to take a closer look at the fate of the different characters in the work, in other words, we will want to shed some light on the fate of the man how each of the characters lived their destiny. To do this we will focus our attention on the main characters of the work.

Keywords: destiny, fatality, choice, human condition.

²Corresponding author: Sid Ahmed KHELLADI/khelladi@univ-adrar.edu.dz

Journal of Languages & Translation © 2025. Published by University of Chlef, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Introduction

Dans cet article, nous allons nous intéresser à l'un des thèmes principaux soulevés par André MALRAUX dans son roman « *La condition humaine* », un roman qui fait partie de sa trilogie et qui lui a valu le prix Goncourt. En effet, depuis la parution du roman en 1933, après « *Les conquérants (1918)* » et « *La voie Royale 1930* », MALRAUX était plus que jamais fasciné par l'orient, en particulier après le réveil de la Chine Communiste. Il est considéré comme le premier écrivain à avoir soulevé des causes humanitaires² dans ses écrits et plus particulièrement dans « *La condition humaine* ». Le destin, la solitude, la mort et la métaphysique occupent une place prépondérante dans ce roman. MALRAUX évoque le thème de la mort de façon tragique et artistique. Ainsi, à travers ces personnages, il considère que la vie ne peut avoir de sens que par et dans la mort. « *Ce qui rend le roman tragique c'est cette mort qui conduit à la vie, on meurt pour vivre et on vit pour mourir* » vivre c'est apprendre à mourir » dit Montaigne. D'ailleurs, c'est par la mort et à travers le crime commis par Tchen, que l'auteur débute son œuvre : « Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire ? Frapperait-il au travers ? L'angoisse lui tordait l'estomac; il connaissait sa propre fermeté». (Malraux, 1946).

Tchen, Kyo, Katow sont les héros de l'œuvre, ce sont eux qui dirigent l'insurrection et qui ont sacrifié leur vie pour leur patrie et leurs proches. Les autres personnages acceptent leur destin et luttent ensemble pour la même cause humanitaire, ils acceptent que leur destin soit instrumentalisé jusqu'à leur mort et feront face à une fin tragique à travers des actes héroïques sublimes. Dans cette œuvre, les sentiments d'amour et d'intimité entre les frères se manifestent à travers des actes solidaires et solitaires, dans ce sens, Bernard-Marie Koltès (1001-36) affirme «*Toute l'humanité est complètement seule...Pour la bonne raison qu'on meurt seul, évidemment ! [...] On naît tout seul... et on meurt tout seul... et on vit tout seul [...]*» (littéraire, 2001). Nonobstant leur solitude, les personnages arrivent, à travers des actes d'intimité et de sacrifice partagés, à marquer de fortes relations entre eux.

La condition humaine est une œuvre universelle, dans le sens où l'auteur s'efforce de nous dépeindre cette réalité, d'abord en généralisant les faits puis en les spécifiant. En effet, Malraux tente de nous décrire une réalité saupoudrée de l'imaginaire d'un écrivain sage, comme le souligne Jean Lacouture « *Malraux n'a jamais écrit de livre plus imaginaire* » (Lacouture, 1976).

Dans son œuvre, l'auteur, part du général au particulier, puisqu' à cette époque, le monde entier était en pleine effervescence. En réalité, partout on assiste à un soulèvement des peuples contre les différentes formes de soumission, de domination et d'aliénation des régimes autoritaires de l'époque.

L'auteur se tourne alors vers un seul pays, pris pour modèle, qui est la Chine et une masse particulière de gens qui sont les habitants de Shangai et leur insurrection contre le régime qui les a soumis, aliénés, méprisés et exploités des années durant, comme si, à travers son œuvre, Malraux veut généraliser l'évènement en partant de la Chine qui n'est en fait, qu'un spécimen représentatif du monde entier, un monde qui se déchire et vit le même dilemme et la même souffrance des citoyens, ce qui pousse des peuples entiers à exprimer leur mécontentement et leur désarroi de cette aliénation et à s'insurger contre leurs systèmes en quête de liberté et d'une vie plus digne au risque de leur vie. En parallèle, MALRAUX part du particulier au général, en réalité, les évènements prennent naissance à Shangai, mais les leaders de

² La mort, l'oppression, l'aliénation, la solitude et la métaphysique

cette insurrection sont issus de différentes nationalités : Tchen et le père Gisors- sont chinois, Kyo est métisse, Hemmelrich est belge, May est d'origine allemande, Katow est russe, Ferral est français. Cette diversité de nationalités des leaders donne à l'œuvre toute sa dimension universelle. Tous ces personnages souffrent en silence dans la solitude, (Lacouture, 1976) ne comprenait pas pourquoi les personnages du roman souffrent : « *Ses personnages vivent et nous souffrons avec eux, nous souffrons parce qu'ils souffrent, mais rien ne nous fait sentir la nécessité d'une telle vie et de telles souffrances* ».

Les personnages sont présents en chair et en os, ils luttent et c'est à travers la solitude qu'ils marquent leur présence. Tchen commet son crime seul, Kyo se suicide seul, alors que Katow accepte de finir seul dans la chaudière, le père Gisors se réfugie dans la drogue, Ferral est en quête de ses intérêts personnels, à ce propos (Picon, 1953) indique que « *toute l'angoisse de notre condition est contenue dans l'appréhension subjective de la conscience individuelle* ». La question qui nous interpelle dans cette recherche est la suivante : comment le destin des différents personnages est-il dépeint par l'auteur ? Autrement dit, le destin est-il perçu comme choix ou fatalité ?

1-1 Présentation de l'œuvre dans son contexte historique

Le roman est présenté dans un contexte spatio-temporel très précis. Les faits se déroulent à Shanghai en 1917, lors de l'insurrection des ouvriers chinois qui ont décidé de mettre terme à leur souffrance et leur mépris. A cette époque, la Chine était fragilisée, politiquement décomposée et dominée par les nations étrangères. Alors une insurrection commune se prépare en fusion entre Le Kuomintang nationaliste de TchiangKaï-chek³ et le Parti communiste chinois. L'œuvre est tragique dans la mesure où c'est à travers la mort qu'on apprend à vivre, la notion de la mort transcende celle de la vie.

1-2 Résumé de l'œuvre

Le roman est subdivisé en sept parties selon l'ordre chronologique des faits. Les événements les plus marquants de la condition humaine se déroulent en plein jour et partant, l'auteur marque ce cheminement chronologique des faits. Cette partie est marquée par le premier acte qui ouvre l'œuvre, qui est meurtre commis par Tchen en vue de s'emparer des papiers permettant d'avoir la cargaison pour fournir les révolutionnaires.

Première partie (11 mars)

Dans cette partie, MALRAUX présente les personnages de l'œuvre. C'est la préparation de l'insurrection, Tchen fait forfait et s'empare des papiers permettant de s'approprier des armes destinés à l'insurrection. Kyo et Katow avec la complicité de Clappique vont s'emparer de toute la cargaison, ils dirigent et contrôlent l'insurrection.

Deuxième partie (11 mars)

C'est le jour « J » de l'insurrection, équipés d'armes, les combattants remportent la victoire et sont sur le point d'entrer à Shanghai, l'insurrection connaît un succès,

³Il deviendra chef du gouvernement nationaliste en 1918

Ferral intervient auprès du milieu des affaires et les convainc de se rallier à Tchang Kaï-chek mais après la victoire, ce dernier va s'interposer à l'insurrection en faveur des forces modérées et demande aux combattants de remettre les armes. Intrigués par l'attitude de Tchang Kaï-chek, Kyo se rend à Han-k'ou pour avoir de plus amples informations.

Troisième partie (19 mars)

A Han-k'ou, pour plus d'informations auprès de l'Internationale communiste, Kyo apprend que les communistes sont fragiles ce qui va affecter l'insurrection. Etant, sur le lieu, Tchen et Kyo décident alors d'assassiner Tchang Kaï-chek, une démarche désapprouvée par l'internationale communiste.

Quatrième partie (11 avril)

A Shanghai, l'insurrection est à son apogée, Clappique et Kyo sont recherchés. Clappique quitte la ville en raison de son implication dans une affaire de cargaison d'armes. Tchen tente, en vain, un attentat contre Tchang Kaï-chek avec ses deux complices. Il finit par se cacher chez Hemmelich.

Cinquième partie

Kyo et May sont arrêtés, Kyo est emprisonné, Hemmelich veut avoir plus d'informations sur Tchen auprès de la permanence communiste. Lors de son retour chez lui, il découvre que sa femme et ses enfants sont assassinés avec barbarie, alors il décide délibérément de se rallier à Katow dans un ultime combat pour la liberté et la dignité. Le père Gisors demande une intervention auprès d'un policier pour libérer Kyo.

Sixième partie

Kyo et Katow sont en prison avec quelques communistes, un sort horrible les attend car ils vont être brûlés vifs dans une chaudière. Katow évite ce supplice et se suicide en avalant sa part de cyanure, alors que Kyo affronte une mort certaine, la pitié qu'il a de deux jeunes terrorisés par la mort qui les attend le pousse à leur donner sa part de cyanure et accepte d'être brûlé vif avec dignité. Clappique se déguise en marin et part pour la France.

Septième partie

Ferral échoue dans sa mission qui consiste à sauver le consortium qu'il dirige en Chine. May, en dépit de son désarroi, décide de poursuivre la révolution alors que le père Gisors se réfugie dans l'opium, son seul consolateur.

2-La structure narrative de l'œuvre

Malraux l'écrivain, a influencé la narratologie via sa réflexion sur le récit et la structure du roman ; son œuvre, loin d'être une structure narrative à l'instar de Gérard Genette ou Roland Barthes, elle relève d'une compréhension profonde de la manière dont les récits peuvent interroger la condition humaine. Cette influence porte tant sur la temporalité et la structure narrative que sur le récit comme lieu de conflit et d'idéologie et sur l'aspect visuel de l'art de narrer

2-1. La temporalité et la structure narrative

Malraux a un sens aigu de la temporalité, et cela se retrouve dans la structure de ses récits. Dans "**La Voie Royale**" (1930), par exemple, l'auteur met en lumière le destin tragique et inéluctable des personnages, tout en jouant avec la structure du récit pour brouiller les frontières entre le passé, le présent et le futur. Cette non-linéarité est l'une des caractéristiques majeures de son œuvre, où les moments clés du récit se chevauchent et se redéfinissent à mesure que le lecteur découvre les multiples couches de l'histoire.

2-2. Le récit comme lieu de conflit et d'idéologie

Malraux est également un écrivain engagé, et ses récits sont souvent porteurs de valeurs idéologiques. Le conflit entre les idéaux individuels et collectifs, l'interrogation sur le sens de l'action humaine dans un monde marqué par la guerre, la violence et l'injustice, sont des thèmes récurrents. La narratologie de Malraux ne se limite pas à la simple structure de l'histoire, mais interroge également la façon dont cette structure peut être utilisée pour engager des réflexions philosophiques et politiques.

Dans des œuvres comme "**Les Noyers de l'Altenburg**" (1943) et "**La Tentation de l'Occident**" (1926), la structure narrative sert aussi à déconstruire les mythes et à remettre en question les représentations traditionnelles de l'Occident et de l'Orient, de l'individu et de la société. Cette interrogation sur les récits imposés par la culture dominante fait de Malraux une figure importante dans l'analyse de la narratologie, surtout en ce qui concerne la manière dont les récits peuvent construire ou déconstruire des idéologies.

3-2L'aspect visuel et l'art dans la narration

Une autre dimension importante de la narratologie chez Malraux réside dans sa conception de l'art et de la relation entre les images et les mots. En tant qu'homme de culture, il a écrit des essais sur l'art, notamment dans son livre "**La Métamorphose des Dieux**" (1957), où il analyse l'évolution de la représentation artistique dans l'histoire des civilisations. Il a également réfléchi à la manière dont les images et les récits peuvent interagir pour offrir des significations multiples.

Dans ses récits, la confrontation entre l'art, la beauté et la tragédie humaine est omniprésente. "**Le Musée imaginaire**" est un concept clé de son œuvre où il décrit une sorte de galerie mentale qui réunit toutes les grandes œuvres d'art, non pas dans un but esthétique pur, mais comme des témoins des grands conflits de l'histoire. Cette interaction entre l'image et le texte peut être vue comme un aspect narratologique dans le sens où l'art participe activement à la construction du récit.

2.3Le héros Malrauxien et la narratologie de l'héroïsme

Enfin, la figure du héros chez Malraux, souvent tourmenté, solitaire et en quête de sens, mérite d'être analysée d'un point de vue narratologique. Dans des romans comme "**La Condition Humaine**" et "**Les Conquérants**" (1928), les personnages principaux sont poussés à affronter des dilemmes moraux, des idéaux contradictoires et des réalités brutales. Ce type de personnage offre un terrain fertile pour la narratologie, car il incarne une quête identitaire qui traverse différents niveaux de narration, du personnel au politique, du symbolique au concret.

3-La symbolique de la fatalité et de la mort dans le contexte historique asiatique André Malraux

Dans son œuvre universelle, La condition Humaine, la fatalité et la mort représentent une symbolique omniprésente. En effet, les deux notions sont la toile de fond du roman, car elles sont inscrites dans le contexte historique chinois dans une période marquée par des turbulences tant politiques que sociales. La notion de la mort est traitée par Malraux, comme un cadre structurant son discours autour de l'engagement révolutionnaire dans un monde où règne la violence. Malraux s'interroge souvent sur la mort comme fatalité qui peut survenir à tout moment, d'ailleurs, cette réalité sociale où s'entremêlent La guerre, la révolte, les exécutions, et les sacrifices personnels font de la fatalité inévitable pour les personnages de l'œuvre

3-1 La Fatalité comme une force inexorable

Les personnages de la condition humaine subissent le même destin, dans la mesure où ils sont confrontés à la mort qui, loin d'être un événement historique ou une conséquence de l'action humaine, est une force métaphysique, peut survenir à tout moment et mettre terme à la vie individus sans distinction. Cette mort prend différentes formes dans le roman.

- a- **La guerre comme destin collectif** : Dans le roman, les personnages semblent tous être engagés dans une lutte qui dépasse leur volonté individuelle, et la guerre devient une force qui détermine leur existence. Il y a une sorte de fatalité collective dans leur engagement révolutionnaire : quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent échapper à la violence, à la répression, et à la mort qui en découle.
- b- **Les sacrifices personnels** : Beaucoup des personnages de Malraux sont prêts à se sacrifier pour la cause révolutionnaire. Cependant, ce sacrifice est souvent montré comme un geste insensé ou désespéré, un acte qui ne mène nulle part ou qui est finalement futile face à l'ampleur de la violence historique. La mort devient ainsi une forme de libération, mais aussi un destin inévitable pour ceux qui cherchent à changer le cours de l'histoire par la révolte.

4- La notion du destin

4-1 Définitions du destin

Si nous nous référons à une définition lexicographique, (dictionnaire Larousse), nous nous rendons compte que le destin est une : « *Détermination préétablie des événements de la vie humaine par une puissance supérieure ; destin* ».

Le même dictionnaire nous propose une autre définition du concept, il considère le destin comme étant « *La vie humaine considérée sur le plan individuel comme un ensemble de circonstances heureuses ou malheureuses et envisagée dans une issue indépendante de la volonté* ».

4-2 Destin proprement dit des personnages

4-2-1 Tchen le sacrificateur

C'est le personnage principal de l'œuvre, il apparaît au début du roman, il veut donner sens à l'homme et sa vie à travers la mort, il commence par commettre froidement son premier crime dans la chambre pour se procurer des papiers leur permettant d'avoir les armes. C'est à travers la mort qu'il recherche l'absolu, il est comparé à un épervier, qui, après son premier forfait, commence à savourer avec délectation la mort, à laquelle il éprouve un appétit insatiable. Tchen cherche à libérer l'humanité de cette injustice et songe déjà à un attentat kamikaze contre Chang-Kai-Chek, ce sentiment serait dû, d'une part à son enfance misérable et d'autre part, à la mort atroce de ses parents et de son oncle, il cherche à s'affirmer dans la violence du combat et se considère, comme le souligne l'auteur comme « le combattant qu'il attendait mais un

sacrificateur. Et pas seulement aux dieux qu'il avait choisis: sous son sacrifice à la révolution grouillait un monde de profondeur auprès de quoi, cette nuit écrasée n'était que clarté: Assassiner n'est pas seulement tuer» (1946-8).

Tchen vit ses derniers jours en attendant la mort qu'il se projette, il est fasciné par la mort qu'il considère comme une fatalité qui le pousse à son propre destin, une fin qu'il a choisie et décidée de son propre gré et à travers laquelle il se sacrifie et vit son individualité de manière consciente. Tchen refuse le dogme des idéologies qui restent inertes sans passer aux actes dans un monde qui bouge. Il se bat pour les autres sans vivre leur douleur, il affirme sa fraternité dans la solitude. Il pensait qu' « *il n'était pas des leurs. Malgré le meurtre, malgré sa présence, s'il mourrait aujourd'hui, il mourait seul* » (1946-74).

Tchen ne peut s'affirmer que par et dans la mort, que dans la destruction d'autrui et de soi-même. « *Pour régler ses comptes avec lui-même, désespéré finira par se jeter avec une bombe sous la voiture de Chang-Kai-Shek* »⁴

Il mourut une mort sublime à travers laquelle il s'est affirmé, en se jetant dans un acte grandiose sur la voiture de Chang-Kai-Shek dans l'espoir de mettre terme à la vie de ce Chef de l'État qui a aliéné et soumis un peuple entier.

« L'auto du général était à cinq mètres, énorme. Il courut vers elle avec une joie d'extatique, se jeta dessus, les yeux fermés. Il revint à lui quelques secondes plus tard : il n'avait ni senti ni entendu le craquement d'os qu'il attendait, il avait sombré dans un globe éblouissant...De toute sa force, le policier le retourna d'un coup de pied dans les côtes. Tchen hurla, tira en avant, au hasard, et la secousse rendit plus intense encore cette douleur qu'il croyait sans fond. Il allait s'évanouir ou mourir. Il fit le plus terrible effort de sa vie, parvint à introduire dans sa bouche le canon du revolver. Prévoyant la nouvelle secousse plus douloureuse encore que la précédente il ne bougeait plus».

4-2-2 Kyo en quête de dignité

Kyo est un métis de mère japonaise et de père français, donc un exclu comme tous les autres exclus de cette société de prolétaires, il s'engage par conviction dans ce combat pour la dignité, il donne sens à sa vie dans la révolution, mourir, est pour lui « *un acte exalté, la suprême expression d'une vie* », son père Gisors lui partage la même conception de la mort en songeant qu'« *il y a quelque chose de beau à être mort* »(1946-743), il veut apprendre aux gens la dignité qu'ils ont en eux et préfère mourir dignement dans la solitude absolue.

Kyo associe la mort à la vie, qui est à son égard, une mort propre et surtout belle du moment qu'il est parmi ses amis les révolutionnaires, sa souffrance ouvre ses voies vers la mort et c'est par la souffrance qu'il veut mettre terme à la souffrance et l'injustice, il devient le chef des révolutionnaires et dirige l'insurrection «*sa vie avait un sens et il le connaissait : donner à chacun de ces hommes que la famine en ce moment faisait mourir comme une peste lente, la possession de sa propre dignité (...) il fallait que ce travail prît un sens, devient une patrie* » (1946- 55).

Il a conscience de sa vie et de sa mort, il est maître de lui-même, il se suicide dans un acte héroïque en avalant sa part de cyanure.

⁴Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la littérature française. p.60

« Il aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir; il mourait parmi ceux avec qui il 'aurait voulu vivre; il mourait, comme chacun de ces hommes couchés, pour avoir donné un sens à sa vie. Qu'eût valu une vie pour laquelle il n'eût pas accepté de mourir? » (1946, 147).

« Allongé sur le dos, les bras ramenés sur la poitrine, Kyo ferma les yeux: c'était précisément la position des morts. Il s'imagina allongé, immobile, les yeux fermés, le visage apaisé par la sérénité que dispense la mort pendant un jour à presque tous les cadavres. Comme si devait être exprimée la dignité même des plus misérables, il avait beaucoup vu mourir et aidé par son éducation japonaise, il avait toujours pensé qu'il est beau de mourir, la mort qui ressemblera à sa vie » la condition humaine (1946-146).

C'est la mort et la mort seule qui lui a permis de dépasser toute son angoisse, il devait donc la transcender par une mort volontaire, préméditée et choisie dans un acte de sacrifice conscient et parvient à mettre terme à l'absurdité de cette vie, que l'auteur qualifie de « *Harakiri* » en affirmant « ce qui nous manque le plus c'est le sens du *harakiri*. Mais le Japonais qui se tue risque de devenir un dieu, ce qui est le commencement de la saloperie » (1946-150).

4-2-3 Katow et la fraternité

A travers ses actes de sacrifice, Katow recherche la fraternité pour donner sens à sa vie, c'est l'être solidaire qui aime et aide même dans des situations difficiles au risque de sa vie.

Ce jeune russe agit sans se faire remarquer, il incarne la fraternité et meurt dans un acte fraternel héroïque, offrant au dernier moment, dans un geste de sacrifice sublime, aux deux jeunes détenus terrorisés par le destin qui les attend, sa part de cyanure au moyen du quel il aurait pu se suicider pour échapper au supplice. La réaction est victorieuse. Il croit en la fraternité et se sacrifie pour les autres « *il découvre le secours qu'apporte à l'individu solitaire une communauté vivante à laquelle il peut se lier. (...) Il découvre Que la fraternité humaine est, contre le destin, le plus ferme rempart.* » Gaétan Picon, (1953- 93).

Pour Katow, exister seul sans se soucier des autres n'a aucun sens, il faut penser à eux et se sacrifier pour eux afin de donner sens à la vie et ce sens, ne peut avoir lieu que si on est sûr de l'existence de l'autre comme le soutient Claude Mauriac « la seule certitude est celle de l'existence d'autrui » (1964- 100).

Katow est en prison attendant un destin tragique, il sera brulé vif dans une chaudière. Il se dirige vers la torture qui l'attend, une vérité atroce que tout le monde connaît et qu'il ignore « Tous le savaient, mais ils n'avaient pas osé le dire, soit qu'ils eussent peur d'en parler, soit qu'aucun n'osait en parler, à. lui » parmi les combattants en prison, se trouvent

Souen et son camarade qui sont condamnés à être brulés vifs dans la chaudière, ont combattu avec dignité. Pour les aider à surmonter cette mort, Katow leur donne le cyanure qu'ils perdent et le cherchent en vain, et c'est là que se marque cette fraternité absolue recherchée et réalisée par lui « Katow, lui aussi serrait la main à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans vraie voix (tous les chuchotements se ressemblent) qui lui était donnée dans cette obscurité contre le plus grand don qu'il eût jamais fait, et qui était peut-être fait en vain » (1946-150).

4-2-4 Ferral : l'individualisme et le mépris de l'autre

À la différence des autres combattants qui se sont donnés à cœur ouvert pour l'insurrection en se sacrifiant pleinement pour la même cause, Ferral refuse de s'engager et s'oppose aux insurgés. Pour lui, l'intérêt collectif dans des actions individuelles est banni, il recherche son propre intérêt, ce refus de s'allier à la communauté le conduit à s'autodétruire moralement.

Ferral réussit sa vie en fondant des établissements et des sociétés, de plus, les concessions qu'il a, lui permettent d'avoir une énorme source de profits. Ce qui compte pour lui ; ce sont ses intérêts, ses projets, son exploit financier qu'il ne veut pas perdre, pour ce faire, il veut profiter de la victoire du général de l'armée, dans ce contexte, l'auteur dit « *il fallait avant tout que le communisme fût, écrasé en Chine* » 173.

Sa force il la puise dans le mépris des autres, le mépris des révolutionnaires qui, à son égard, sont incapables de passer aux actes, il leur souhaite la défaite pour assurer la survie de sa fortune qu'il compte étaler davantage pour plus d'exploits. Il éprouve également du mépris pour la femme et se considère possesseur de cette dernière dans les moments les plus intimes, chose à laquelle s'oppose Valérie qui lui déclare « ne croyez pas, cher, que les femmes ne se donnent jamais (ou presque) et que les hommes ne possèdent rien » (596). Celle-ci le nie et le rejette ouvertement en refusant d'être à son rendez-vous. Ferral donne sens à vie et donc son destin à travers son mépris de l'autre, son individualisme et son avidité d'ailleurs, c'est pour cette raison qu'il s'est opposé aux combattants au profit de Chang-Kai-Shek.

4-2-5 Gisors et le refuge dans l'opium

Cet ancien professeur de sociologie ne participe pas à l'insurrection mais suit les événements de plus près, depuis le premier crime commis par Tchen qui est venu lui en parler, d'ailleurs, il prête attention à tous les personnages, les écoute et accepte leurs justifications vis-à-vis de la mort. Gisors est un personnage de refus, il refuse tout par l'opium qui lui permet de mieux contempler la mort. Selon lui la vie pensée et la vie vécue sont contradictoires. Il vit l'angoisse de la mort dans la solitude où nul ne le rejoindrait jamais. La mort de son fils le fragilise et met fin à ses espoirs et ses idées ne sont désormais que qu'un refus de la réalité, cette mort de Kyo le fragilise et il se rend compte que rien ne peut le consoler.

Il « ouvrit la porte, lança l'opium dans la nuit(•••) Cette nuit, sa vie allait changer: la force de la pensée n'est pas grande contre la métamorphose à. Quoi la mort peut contraindre un homme. Il était désormais rejeté à. lui-même. ».

Conclusion

Par amour d'une partie, d'un être cher ou d'une vie digne, on est allé à la mort. La condition humaine est une œuvre qui conserve toute sa dimension universelle, la valeur de l'existence n'acquiert son sens que par la mort. Les personnages principaux de l'œuvre et tous les insurgés cherchent leur dignité dans la fraternité et à travers des actes individuels. Kyo, Katow et Tchen se sacrifient dans des actes héroïques sublimes qui nouent les relations entre eux. Tchen, épris de perfection, se sacrifie pour les autres. Kyo est en quête de la dignité, Katow fait preuve d'amitié avec les personnes

conscientes de leur dignité et se sacrifie pour eux. Dans ce sens,(Blanchet, 1949) pense « La révolte sociale, c'est une communion ébauchée de tous les hommes luttant coude à coude contre les mêmes servitudes ».

Dans cette œuvre, chaque personnage vit sa fin à sa manière, kyo dans la révolution, Tchen dans et par la mort qu'il s'affirme, Katow affronte la mort en acceptant d'être jeté dans la chaudière. Pour Ferral, la soumission, le mépris de l'autre et les intérêts personnels passent avant tout et lui permettent de donner sens à sa vie. Le père Gisors transcende la vie dans l'opium son seul consolateur pour surmonter sa détresse et son angoisse.

Bibliographie

- André MALRAUX « La Condition Humaine », Paris,Éditions Gallimard, Collection Le livre de Poche, n° 17, 1946. p. II
- Blanchet, André « La Littérature et le spirituel », La mêlée littéraire, Paris, Éditions Montaigne, 1949. p. 119.
- Claude Mauriac, Malraux ou le mal du héros, Paris; Éditions Gallimard, 1946. p.100
- Gaétan Picon, « Malraux par lui-même », Paris, Éditions du Seuil, Collection Écrivains de toujours, no 11, 1953. p. 93.
- Jean Lacouture, Malraux, « Une vie dans le siècle » Paris, Seuil, 1976, p.119).
- Magazine littéraire « Juste avant la nuit »-dialogue entre Bernard-Marie Koltès et Lucien Attoun, en 1988, quelques mois avant la mort du dramaturge, février 1001, p.36.
- Blanchet, A. (1949). la littérature et le spirituel. paris: Montaigne.
- Lacouture, J. (1976). une vie dans le siècle. paris: seuil.
- Malraux, A. (1946). La condition humaine. paris: Gallimard.
- Picon, G. (1953). Malraux par lui même. paris: seuil.